

Fiction historique et subversion : Barg ellil de Béchir Khraïef

Samir Marzouki

DANS **REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE** 2008/3 n° 327 , PAGES 367 À 377

ÉDITIONS **KLINCKSIECK**

ISSN 0035-1466

ISBN 9782252036594

DOI 10.3917/rhc.327.0367

Date de mise en ligne : 30/01/2009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2008-3-page-367?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Fiction historique et subversion : *Barg ellil* de Béchir Khraïef

Béchir Khraïef (1917-1983), nouvelliste et romancier arabophone, s'est illustré dans l'ensemble de son œuvre par une vision étonnamment critique de la société tunisienne arabo-musulmane, celle de la capitale dans *Khelifa lagraa* (*Khelifa le teigneux*) comme dans l'ensemble des nouvelles qui composent le recueil *Mechmoum el fill* (*Le Bouquet de jasmin arabe*, 1971) de même que celle du Sud dont il est originaire dans *Eddigla fi arajinha* (*Les Dattes dans leur régime*, 1969). Son unique fiction historique, *Barg ellil* (*L'Éclair de la nuit*, 1961), bien que située au XVI^e siècle et retraçant les luttes d'influence que se livraient Turcs et Espagnols en Méditerranée, ne déroge pas à cette attitude. L'intérêt de ce roman, outre sa narration palpitante, semble résider dans cette attitude subversive plutôt rare dans le roman historique qui, bien souvent, célèbre et exalte les valeurs de la société qui l'a produit et ne les met pas en doute.

Esprit subversif, plein de distance et de dérision à l'égard de sa société qu'il juge manifestement hypocrite, engoncée qu'elle est dans une morale de façade et des règles liberticides, Béchir Khraïef met ses personnages en butte à cette morale et à ces règles et montre comment elles les détruisent mais aussi comment leur sens inné de la liberté les ridiculise et les infirme. Barg ellil, esclave noir, héros de ce roman, à force d'obstination et de ruse, finit par s'imposer à la société esclavagiste qui l'écrase puis il néglige sa victoire et part sur les routes du monde, libre comme le vent.

Le choix même de ce personnage, minorisé par la société et considéré comme une marchandise, est déjà significatif de ce désir de subversion. Arraché à son Afrique natale par des négriers maures, brutalement séparé de sa mère par impossibilité de les vendre en lot unique, Barg ellil connaît l'oppression des arabo-berbères blancs dès sa plus tendre enfance et, passant de maître en maître, il ne cesse de subir une violence avec laquelle il apprend à ruser : raclées en guise de punition pour un travail, pourtant non rémunéré, jugé mal exécuté, menaces de mort voire d'émascation, mépris. Seul Chaachou le traite humainement, presque en égal, un subversif comme lui, recruté par Kheireddine Barberousse dans son armée après avoir été envoyé aux galères pour avoir organisé l'enlèvement d'une femme mariée de Dar Jaouad, maison de redressement collective où les maris pou-

vaient envoyer leurs femmes désobéissantes jusqu'à ce qu'elles retrouvent la raison et la soumission traditionnelle.

Pourtant, la vision du Noir que développe l'œuvre n'a rien de révolutionnaire : bien que doté d'atouts non négligeables, « de l'intelligence, du soin, de l'esprit »¹, doué pour les langues, attirant pour les femmes, sympathique et enjoué, généreux avec les prisonniers dont il a la garde, le personnage principal présente un portrait extrêmement stéréotypé puisque, au physique et au moral, il correspond à un type prétendu universel :

Barg ellil avait dix-sept ans, une peau brillante de couleur noir marron. Son visage rieur s'arrondissait entre deux grandes oreilles dont l'une portait une boucle de corail rouge. Le blanc de ses yeux perçants était étincelant. D'impeccables dents blanches resplendissaient sous son nez aplati. Ses membres étaient graciles et ses mouvements légers.²

Apte à la course, il échappe à ses différents maîtres et ennemis grâce à « ses jambes qui furent créées pour rivaliser avec les gazelles du désert »³. Agile et puissant (il terrasse un bœuf dans sa fuite), gai, il aime naturellement le rythme, la musique et la danse, et le roman fourmille de scènes descriptives. Il invente des percussions en remplissant de quantités d'eau variables les éprouvettes et les fioles de son maître alchimiste, il détourne, par sa musique improvisée, l'attention du public d'un orchestre professionnel, et une sorte d'instinct du rythme le pousse à des extrêmes qui renforcent chez les spectateurs de ses transes un vague sentiment de sacralité et contribuent à accréditer l'idée, lucrative pour lui, qu'il est un saint homme au pouvoir surnaturel :

Il devint tout entier musique : ses percussions, ses mouvements, ses nerfs et son sang [...] Il tournait autour de lui-même puis descendait jusqu'à couvrir le sol de son pagne. Il paraissait comme exténué par l'effort et semblait peu à peu abandonner puis il jaillissait, dansant de plus belle. Ses coups de baguettes devenaient si rapides que les baguettes ne se voyaient plus et que la percussion devenait un brouhaha long et continu qui contenait de la rancœur et des adieux, des pleurs et des lamentations, une guerre et un départ. Il s'irritait parfois contre ses bouteilles et les violentait et parfois il leur était d'une grande douceur, les effleurant à peine. Une écume apparut sur ses lèvres au point que les gens se demandèrent si ce qu'ils voyaient était de l'euphorie ou de la souffrance et de la peine et s'étonnèrent de le voir rire alors que les larmes dégoulaient sur son visage.⁴

L'auteur évoque « son vieil atavisme musical »⁵, et ce sens du rythme apparaît comme un élément fondamental de la diégèse. C'est en effet la

1. Tunis, Édition Bouslama, 1967, p. 14. C'est nous qui traduisons le texte original arabe.
2. *Ibid.*, *loc. cit.*
3. *Ibid.*, p. 76.
4. *Ibid.*, p. 162-163.
5. *Ibid.*, p. 15.

musique de Barg ellil qui attire de toit en toit Rim, jeune femme emmurée dans sa maison par son mari parti accomplir le pèlerinage de la Mecque, et c'est d'avoir entraperçu Rim à travers une lucarne qui va donner un sens à la vie jusque-là insignifiante de l'esclave noir et nourrir sa révolte. *Barg ellil* est aussi un roman d'amour qui relate les amours contrariées d'un esclave noir et d'une femme blanche mariée, qui met donc à mal à la fois deux tabous de la société arabo-musulmane : le mariage et la hiérarchie sociale, sans compter la ségrégation de fait combattue par l'Islam mais sévissant dans cette société. À l'oppression du nègre répond l'oppression de la femme, enfermée dans une maison dont la porte est remplacée par un mur, frappée, répudiée. Comme l'esclave ruse et se venge de ceux qui l'oppriment, la femme, préservant une apparence de soumission aux règles artificielles qui la minorisent, obéit, dans une sorte de perverse innocence, à l'appel de la nature en phase avec celui de son jeune corps :

Puis le printemps de la nature séduit le printemps de son âge. Elle se sentit euphorique. Une brise déborda de son corps comme si les ailes de l'amour la faisaient mouvoir. Ses artères crièrent vers la vie et la bonne compagnie. Son esprit partit en quête de l'aventure et de la participation au radieux concert de la nature.⁶

L'un des tabous essentiels de l'Islam, le tabou du vin, est allégrement bafoué dans le roman puisque Chaachou, qui a voyagé, apprécie cette boisson interdite et que Barg ellil, qui ne la connaît pas, l'essaye et s'en délecte au point qu'il la compare à sa nuit de noces envolée :

Ah! J'y ai goûté, ça m'a plu puis c'est parti. Je ne sais pas ce que c'est. C'est toujours comme ça, Barg ellil goûte aux belles choses, elles lui plaisent puis elles s'en vont et il ne sait comment les retrouver.⁷

C'est sous l'effet de l'ivresse que Barg s'exalte et raconte à Chaachou son histoire d'amour, et c'est du vin qu'il offre aux prisonniers espagnols pour les consoler. En résumé, le vin apparaît dans la diégèse comme un adjuvant dispensateur de joie et un remède au malheur et à la détresse.

Dans la hiérarchie des valeurs que le roman dessine, la nature, la liberté, l'exaltation du corps priment sur le respect des règles sociales, la contrainte et l'abstinence. À ces valeurs correspond un régime d'images opposant l'humide au sec, l'opulent au maigre, l'ouvert au clos, l'illicite au licite. Une phrase résume cette société de l'enfermement par un détail de l'architecture de la médina tunisoise :

Celui qui passe par ces ruelles étroites et sales ne peut imaginer ce que les bâtiments et les demeures renferment de beauté et de splendeur.⁸

6. *Ibid.*, p. 23.

7. *Ibid.*, p. 96.

8. *Ibid.*, p. 112. Les termes renvoient à l'architecture et à la décoration mais aussi, évidemment, aux femmes cloîtrées dans les demeures en question.

La société décrite est tellement oppressive que les deux héros ne connaissent que de brefs moments d'union, à peine sexuée, « un seul baiser, unique, qui dispense de siècles d'amour »⁹ ou un moment où la jeune femme tombe d'une échelle entre les bras du héros, en dehors de la nuit d'amour dont l'hypocrisie sociale les gratifie elle-même, contrainte et forcée. Le hasard offre alors à Barg ellil la chance de sa vie en faisant de lui le « tayyès »¹⁰ du mari de Rim, qui ayant prononcé les termes de la répudiation mais désireux de retrouver son épouse, se trouve obligé de la marier lui-même, pour une seule nuit, à un moins que rien. Les événements du récit de *Barg ellil* ridiculisent cet usage social hypocrite et contraignant en jetant le héros dans le lit de la femme dont il était devenu amoureux et qui, elle-même, n'était pas insensible à son charme, et en le faisant opter pour le reniement, au lendemain de sa nuit de noces, de sa promesse de divorcer ainsi que pour une fugue très longue, plus qu'embarrassante pour le mari et sa famille. Bigots, respectueux de la lettre des rituels religieux, les hommes de la société que vise Béchir Khraïef se trouvent piégés par leur soumission au formalisme d'une religion qui les frustre et les oblige à faire le contraire de ce à quoi ils aspirent. Amoureux de sa jeune épouse, le mari de Rim est contraint, dans les affres de la jalousie, de l'offrir à un autre pour pouvoir la retrouver. C'est pourquoi l'auteur ne se prive pas d'ironiser en décrivant sa douleur au moment de la rédaction du contrat du mariage qu'il croit provisoire, ne pouvant pas imaginer que le « tayyès » qu'on avait choisi pour lui n'accepterait pas les règles du jeu social et refuserait de divorcer :

Le propriétaire de la maison le regardait avec désolation et rancune comme un malade regarderait une potion amère.¹¹

Empêtré dans ces usages absurdes, le mari de Rim devient ainsi dépendant du bon vouloir d'un esclave et, même s'il peut le contraindre par la force et la menace de l'émasculat¹², même si, en le faisant assassiner, il peut épouser de nouveau sa femme devenue veuve de son nouvel époux, la fuite de Barg ellil inverse le rapport de forces et fait de l'esclave, pour quelque

9. *Ibid.*, p. 164.

10. Le « tayyès » est l'homme qui, en acceptant de conclure un contrat de mariage provisoire, presque aussitôt rompu par un divorce, permet à l'époux ayant prononcé la formule rituelle de la répudiation, de se remarier en toute légalité avec sa femme répudiée, une répudiation en bonne et due forme interdisant tout remariage de la femme répudiée avec son époux qui ne soit précédé d'un mariage avec un tiers suivi d'un divorce. En général, ce mariage devant être consommé et pas seulement formel, le choix du « tayyès » allait plutôt vers des hommes socialement minorisés, esclaves, domestiques, va-nu-pieds, adolescents afin de préserver quelque peu la fierté de l'époux.

11. *Op. cit.*, p. 74.

12. « Deux esclaves épais et puissants apparurent. L'un d'eux portait une « falka » féroce et un bâton d'olivier plein de nœuds. Dans les mains de l'autre, il y avait les outils de l'émasculat » (*ibid.*, p. 75). La « falka » est un instrument permettant d'immobiliser les pieds de qui doit recevoir une bastonnade.

temps, le maître incontesté. L'invention de cette fuite de l'esclave qui le fait maître du destin des autres personnages est une trouvaille romanesque qui démontre le parti-pris subversif du romancier illustré par le recours cynique du héros, pour justifier son refus de divorcer, à sa condition d'esclave traité comme quantité négligeable par la société :

Je suis un esclave, je n'ai aucun pouvoir.¹³

Mais pourquoi Barg ellil, jusque-là fataliste et soumis, acceptant sans discussion une société qui l'écrase, se révolte-t-il après sa nuit de noces ? Béchir Khraïef, d'ordinaire narrateur expéditif et primesautier, prend le temps de l'expliquer longuement : c'est l'amour qui fait prendre à l'esclave les rênes de sa vie et lui fait défier le monde entier. Cet amour naît à l'improviste mais embrase aussitôt l'âme de l'esclave. Le retrait de Rim qui venait écouter sa musique tous les soirs, par la lucarne du laboratoire de son maître alchimiste, croyant n'être pas vue de lui, jette Barg ellil dans le désarroi. Ces sentiments qu'il met dans sa musique sont spontanément perçus par la jeune femme.

Le vocabulaire dont l'écrivain use pour évoquer cet amour est celui de l'adoration quasi religieuse :

À l'aube, il monta sur le toit pour voir le sort que Dieu avait réservé à son offrande.¹⁴

Hypersensible, Barg pleure à chaudes larmes pour une parole affectueuse de Rim et, passant son existence à rêver de « pouvoir [la] voir dès qu'il veut [la] voir », il choisit de quitter le pays dès que ce désir devient une réalité tangible, de peur « que le monde ne se gâte pour lui »¹⁵.

Modeste dans son amour passionné dont il n'a même pas conscience, « pour cause d'impossibilité de conjonction entre un homme tel que lui et une femme telle qu'elle »¹⁶, explique le romancier, Barg ellil n'ambitionne rien d'autre qu'une proximité avec Rim, « une amitié à son plus haut degré ou plutôt un esclavage consenti »¹⁷. Il est heureux à la perspective de devenir l'esclave de son mari pour pouvoir l'approcher, « respirer l'air qu'elle a respiré »¹⁸. Lorsqu'usant du symbole des deux poupées attachées, noire et blanche, il finit par la retrouver, il lui envoie en silence tous « les signes de l'amour, de l'adoration et de l'esclavage »¹⁹, exactement comme il proposera à Chaachou, dans le même mouvement de reconnaissance infinie éprouvée par le mal-aimé qu'il est, après que celui-ci l'eut défendu et traité en

13. *Ibid.*, p. 76.

14. *Ibid.*, p. 19.

15. *Ibid.*, p. 161.

16. *Ibid.*, p. 82.

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*, p. 110.

19. *Ibid.*, p. 118.

être humain, de devenir son esclave ou même qu'il le vende et touche son prix. Cet amour instinctif, non réfléchi, presque inconscient, a transformé son existence de fond en comble :

Ces yeux qui l'avaient accompagné dans sa solitude avaient fait de lui un homme responsable de sa condition d'homme et lui avaient insufflé la résolution de façonner les choses selon sa volonté.²⁰

Hésitant entre un dangereux retour dans la médina où ses ennemis le recherchent et la poursuite de sa fuite dans « le vaste royaume de Dieu », « il compar[e] deux termes d'une alternative [...] Il sent que son être minuscule a acquis une énorme importance. Jamais il n'avait rien comparé auparavant »²¹. Bref, il devient libre et responsable par l'effet du seul amour. Il se découvre enfin capable de colère, pris par « un accès de fureur sacrée, la fureur de Notre Seigneur Samson ébranlant les colonnes du temple en criant : « Sur moi et sur tes créatures impies, ô Dieu »²².

C'est du reste à la suite de sa fuite consécutive à son refus de divorcer que remontent en lui, sous l'effet de la peur et de l'accablement, de vieux souvenirs refoulés, ceux de sa détresse au moment où il fut capturé par les marchands d'esclaves, de l'instinct maternel qui poussa sa pauvre mère à affronter le négrier et de la lancinante douleur de leur séparation :

Il se mit à gémir comme le chiot sevré.

Il n'a pas de mère dans la poitrine de qui enfouir les chocs que subissait son âme, qui le dorloterait et panserait ses blessures grâce à l'onguent de sa tendresse [...].

Il est noir et ce monde est celui des blancs [...]

Il se souvient d'avoir été conduit ligoté comme une proie jusqu'à une caravane de blancs enturbannés [...] [Sa mère] avait résisté de toutes ses forces puis avait abandonné sous l'effet du désespoir. L'existence et le néant lui furent pareils. Elle était un cadavre qu'ils conduisaient où ils voulaient.

Elle vit son fils et cria comme une blessée [...] C'était sa chair et son sang. La volonté de résistance lui revint. Seule, elle n'était rien ; seul, il n'était rien. À eux deux, ils étaient le monde entier.

Elle lui tendit la poitrine, ses mains étant attachées derrière le dos. Le négrier la fustigea. Elle hurla comme une lionne et découvrit des canines où toute salive s'était desséchée. L'enfant se secoua entre les mains de son ravisseur comme un animal récalcitrant ; Il rechercha les bras de sa mère pour en faire un barrage entre lui et le mal [...]

Qu'aurait-elle défendu auparavant ?

À présent, elle défendait une vie digne de la vie.

La force de l'instinct maternel imposa au négrier qui se tourna vers ses autres esclaves et les laissa.²³

20. *Ibid.*, p. 82.

21. *Ibid.*, p. 83.

22. *Ibid.*, p. 84.

23. *Ibid.*, p. 78-79.

La conjugaison du souvenir de la détresse ancienne et de la violence présente et surtout l'obligation à lui faite, sous peine de mutilation et de mort, de se séparer du second être humain, après sa mère, qui s'est intéressé à lui et lui a donné de l'affection, font basculer dans la révolte Barg ellil, jusque-là nonchalant et résigné. Pour la première fois, il ose se comparer aux blancs tout-puissants et penser qu'il est bien meilleur qu'eux dans plusieurs domaines et que, par conséquent, rien ne les autorise à le posséder et à user de lui à leur guise. Il est même devenu insensible à leur image en s'apercevant que les maîtres auxquels il finissait par s'attacher le revendaient sans aucun scrupule :

Voici qu'il a déclaré la rébellion. Voici qu'il refuse dorénavant d'obéir à qui que ce soit.²⁴

Mais cette conscience nouvelle, cette rébellion exaltée par l'amour et le sens de l'injustice ne métamorphosent pas Barg ellil en Spartacus. Il triomphera de ses oppresseurs par la ruse, profitant de leur crédulité, et les obligera à lui manifester du respect et à l'acquitter. Mais il ne changera en rien la société qui l'opprime, bien que le romancier lui prête une influence sur le cours de l'Histoire²⁵. Il ne tire même pas profit de l'autorisation qu'il obtient, du fait de la superstition du mari de Rim, de voir sa jeune épouse quand il en a envie. Héros positif tout autant qu'anti-héros, il est embarrassé par sa liberté chaque fois qu'il s'y trouve confronté, chaque fois qu'il « tomb[e] dans la rue, portant sa responsabilité comme notre père Adam précipité du paradis sur terre »²⁶ :

Barg ellil s'étonna du peu de prix de sa personne. Sa liberté lui pesa. Alors il continua à se diriger, triste et égaré, vers l'hôtellerie de Baba Saafan.²⁷

Personnage paradoxal et plein de contradictions, il n'est, sur le plan moral, ni tout à fait blanc ni entièrement noir. Lâche, prêt à s'évanouir ou à uriner de peur au bruit de la poudre, préférant contempler la bataille entre Turcs et Tunisois du haut d'un minaret qui lui offre la sécurité ou se retirer pour manger de la viande grillée avec son chat pendant que l'on s'étripe²⁸, il contribue pourtant à provoquer la retraite des Turcs en mouillant le silex de leurs arquebuses. Intrigué par sa propre attitude, il se demande « pourquoi il ressent en lui-même une force et un courage qui pourraient renverser

24. *Ibid.*, p. 81.

25. C'est lui qui, en empoisonnant à l'arsenic les puits de la Kasbah, et non une épidémie comme le supposent les sources historiques, aurait provoqué le départ de l'armée de Charles Quint.

26. *Op. cit.*, p. 25.

27. *Ibid.*, p. 31.

28. Il a ainsi une attitude proche de celle d'Antar dont le roman éponyme raconte qu'il refusa de combattre tant qu'il était esclave.

le monde mais qui disparaissent dès qu'il apprend qu'il est recherché par ses maîtres »²⁹. Humble, il répond fièrement à ceux qui lui reprochent ses percussions non académiques qu'il joue comme il lui plaît de jouer³⁰ et dit à une vieille femme qui lui demande à qui il appartient qu'il est « [son] propre esclave »³¹. Il est sauvé de la mort par une femme qui le soigne dans un souterrain secret et donne un somnifère à son mari tous les soirs pour le rejoindre mais il la quitte dès qu'elle commence à exercer de l'autorité sur lui³². Il est apprécié par tous les milieux qui « attendaient son arrivée afin de se distraire grâce à ses plaisanteries, au peu d'intérêt qu'il accordait aux usages et à sa façon de dire simplement et sans fard la vérité »³³.

Outre l'amour, l'amitié apparaît comme une valeur très positive dans le roman. Barg ellil est métaphoriquement l'esclave consentant de Rim mais il devient effectivement celui de Chaachou, content, pour dormir, de « se ramass[er] sous ses pieds »³⁴. Le personnage de Chaachou, un rebelle revenu dans son pays avec l'armée turque, sauve le clan des blancs en incarnant des vertus qui le rapprochent de Barg ellil et provoquent chez ce dernier une véritable passion à son égard. Il encourt les foudres de son supérieur hiérarchique pour protéger Barg et le défendre. Il l'embauche pour l'aider à s'occuper des prisonniers espagnols, lui propose d'être le premier noir recruté dans l'armée de Kheireddine Pacha³⁵, lui parle comme à un ami, le plaisante mais regrette aussitôt et s'excuse d'avoir ri devant l'émotion qu'il a manifestée en parlant de Rim³⁶. Barg ellil, par reconnaissance, vient à son secours quand il est attaqué par les hommes de Baba Saafan. Il prétend, pour lui sauver la face devant sa hiérarchie et expliquer qu'il ait pris sa défense, qu'il lui appartient et de fait, il lui propose de devenir son esclave, n'ayant rien à lui offrir que sa propre personne³⁷. Pour l'aider à dépasser ses ennuis financiers, il le persuade de le vendre. Il ne cesse d'admirer son comportement lors de l'escarmouche opposant les Turcs aux Tunisois³⁸ et semble presque aussi enclin à l'aimer que sa jeune amante qui se fit esclave pour le retrouver, après avoir « peuplé sa solitude de l'image de celui qui défait toutes les lois humaines pour sauver sa jeunesse de la désolation et fut envoyé aux galères pour l'avoir fait »³⁹. Chaachou est « celui qu'il [a] choisi pour maître »⁴⁰. Il est le maître qui le mériterait, pour qui il manifeste un attachement aussi fort que démonstratif puisque, réjoui de la perspective de pouvoir revoir librement Rim, il court le réveiller, le couvrant de baisers⁴¹,

29. *Op. cit.*, p. 111.

30. *Ibid.*, p. 131.

31. *Ibid.*, p. 73

32. *Ibid.*, p. 117.

33. *Ibid.*, p. 132.

34. *Ibid.*, p. 49.

35. *Ibid.*, p. 149.

36. *Ibid.*, p. 101.

37. *Ibid.*, p. 40.

38. *Ibid.*, p. 68.

39. *Ibid.*, p. 58.

40. *Ibid.*, p. 41.

41. *Ibid.*, p. 129.

et cette estime est réciproque puisque Chaachou lui répond qu'il est « un esclave qui vaut huit hommes libres » et lui affirme : « – Par Dieu, te vendre me désolerait. Tu ne peux être qu'un compagnon. »⁴²

La société que l'œuvre met en cause et les mœurs qu'elle déplore ne sont pas mortes avec le XVI^e siècle ; elles continuent de plus belle, dans les années soixante, dans de nombreuses contrées de l'Islam et, même dans une Tunisie tirée à pas forcés vers la modernité par un Bourguiba triomphant et fort de sa popularité, leurs séquelles sont encore présentes et agissantes. Dans ce contexte particulier, la satire des tribunaux coutumiers acquiert une signification singulière. S'improvisant *cadi*⁴³ pour aider Barg ellil que se disputent deux propriétaires et dont le mari de Rim exige le divorce, Chaachou est juge et partie et, grâce à son savoir-faire nullement appuyé sur les références religieuses, il trouve une solution satisfaisante pour tout le monde et le mari, ridicule jusqu'au bout, demande à cet ancien galérien, l'autorisation de cohabiter avec sa femme en attendant que Barg ellil divorce et qu'il puisse, lui, se remarier avec elle, ce qui lui est accordé à condition « qu'ils soient séparés par le voile » c'est-à-dire qu'il ne la voie ni ne l'approche⁴⁴. Auparavant, Chaachou, profitant de son autorité de *cadi*, ne s'était pas privé, au cours de la même parodie de procès, de mettre en exergue la sottise de ce mari :

Chaachou montra de l'étonnement du recours à un tel fou comme *tayyès*, prétendant qu'il ne comprenait rien à rien et que celui qui l'avait utilisé pour une telle fonction était encore plus bête que lui.⁴⁵

Si Barg ellil, pourchassé, menacé de prison, de torture et de mort, parvient finalement à renverser la situation en sa faveur, avec la complicité de Chaachou, c'est parce qu'il ne cesse de tirer parti des tares de cette société qui l'opprime et en particulier de la crédulité qui y règne en maîtresse absolue. Ainsi, au cimetière, il effraie des voleurs en train de se partager leur butin en se faisant passer pour un mort-vivant, ce qui lui permet de se faire un peu d'argent⁴⁶. Il fait croire, dans une scène digne des farces de Molière, à la vieille femme qui l'a acheté sans savoir qu'il était un esclave marron, en se peïnturlurant au phosphore, qu'il est familier du monde des Djinns⁴⁷. Ayant lui-même arrosé d'eau les Turcs, du haut d'un minaret, par un tuyau improvisé fait de boyaux de dromadaire, il se réjouit d'écouter le récit que la crédulité populaire fait de ce « miracle » :

[Baba Saafan] parla longuement de ce qu'il avait vu, de cette eau qui avait jailli des cieux grâce à la puissance du Dieu de la terre et du ciel, sans qu'il y ait la moindre pluie.⁴⁸

42. *Ibid.*, p. 41.

43. Juge.

44. *Ibid.*, p. 127.

45. *Ibid.*, p. 125.

46. *Ibid.*, p. 84.

47. *Ibid.*, p. 71.

48. *Ibid.*, p. 72.

Lorsque sa vieille propriétaire, qui l'avait auparavant cru médecin et savant homme, l'appelle *sayyed*⁴⁹, explique qu'il est un saint ayant une grande *baraka*⁵⁰ et relate un songe où il lui est apparu, il en profite aussitôt pour impressionner l'assistance et se faire craindre, en lui « fai[sant] signe de poursuivre [son récit] comme s'il était déjà au courant »⁵¹. Son ami Chaachou, dans une parfaite coordination improvisée, vient immédiatement épauler ses efforts en menaçant la vieille femme de « la noire malédiction des nègres » et lui ne demeure pas en reste en adoptant une gestuelle adéquate :

Elle se retourna et le vit immobile, le visage déformé par la colère, les yeux écarquillés, leurs pupilles noires tournant sous les paupières comme une toupie.⁵²

Désireux de devenir l'esclave du mari de Rim, donc le sien, quitte à divorcer, il s'impatiente devant les événements historiques qui empêchent ses propriétaires et le mari de Rim de signer les contrats afférents et, de nouveau, simule l'inspiration divine alors qu'il projette de travailler concrètement au départ des Espagnols en empoisonnant leur eau :

Sa couleur vira à la cendre, ses dents s'entrechoquèrent, ses yeux s'exorbitèrent et tournèrent trois fois sous ses paupières comme une toupie puis il dit :

– Si les Espagnols partent, on signe les contrats. [...]

Il les pria — l'écume apparaissant des deux côtés de sa bouche — de reporter leur départ de deux ou trois jours. Puis il fixa le ciel et désigna comme le ferait un inspiré le jeudi suivant.⁵³

Lorsque se réalise ce qu'il projetait et que les Espagnols quittent Tunis, le mari de Rim, croyant en sa sainteté, le reçoit à bras ouverts et lui exprime son respect et sa déférence. L'ironie du romancier lui fait même pousser le ridicule jusqu'à faire un clin d'œil à son rival en lui murmurant, intégrant ainsi sa propre personne à la genèse de ce qu'il croit être un miracle, que tout le pays est en liesse mais qu'il n'y a que quelques personnes qui savent quels hommes sont à l'origine de cette liesse⁵⁴.

Cette joie du mari cocufié par les règles sociales stupides qu'il respecte à la lettre, alliée à sa superstition et sans doute aussi à la crainte qu'il éprouve devant un homme qu'il croit soutenu par des forces surnaturelles, l'amènera à acquitter Barg ellil aussitôt qu'il en devient propriétaire et, lorsque celui-ci, désireux de voir Rim, lui demande la permission d'entrer dans sa maison,

49. Seigneur. C'est ainsi que sont appelés les saints.

50. Faculté de favoriser les entreprises d'autres hommes, de guérir, d'éloigner le mal, acquise par la prière et le recueillement ou donnée par Dieu aux âmes simples.

51. *Op. cit.*, p. 123.

52. *Ibid.*, 125.

53. *Ibid.*, p. 151.

54. *Ibid.*, p. 152.

il la lui accorde avec empressement, flatté de ce qui est devenu une faveur qu'un saint homme lui fait :

Il me demande toujours s'il peut entrer ! Qui t'en empêche ? Es-tu quel-
qu'un devant qui on dresse un voile ?

Un mur s'écroula qui le séparait de la vie. Il mit du temps à se remettre
puis il entra.⁵⁵

Cette dialectique du maître et de l'esclave place Barg ellil en haut de l'échelle sociale, le fait accéder tout naturellement à ce dont il était privé par la violence, grâce à la superstition et à la crédulité de ses opposants, grâce aussi à son intelligence et à sa supériorité avérée par rapport à ses maîtres. Elle ne donnera pourtant à l'esclave acquitté qu'une victoire symbolique : ce moment de triomphe unique dont il jouira à peine pour renoncer aussitôt, préférant parcourir le monde à la recherche d'autres aventures, de peur de gâcher ce moment, par crainte que « le monde ne se gâte pour lui »⁵⁶ comme il l'explique spontanément à Rim. C'est que ni le romancier ni son personnage ne nourrissent d'illusion à l'égard d'une société vouée à la violence et à l'hypocrisie et où les êtres exceptionnels, capables de retourner contre elle ses propres armes, ne peuvent remporter que des victoires symboliques et provisoires. Le sourire d'un ami, un moment d'intense affection, un baiser solitaire, une dernière danse devant la bien-aimée, les larmes qui étouffent ses dernières paroles, voilà tout ce que l'on peut emporter d'une vie dominée par les médiocres et vouée au mensonge et à l'obéissance. *Barg ellil* ou la subversion sans espoir, *Barg ellil* ou le pessimisme.

Samir MARZOUKI
Université de Manouba, Tunis

55. *Ibid.*, p. 154.

56. *Ibid.*, p. 161.